

## LA DÉCOMPOSITION DE LA MORT DE TOUS LES JOURS

Dans l'un des essais les plus incitants de son *Précis de décomposition*, Cioran se propose de dresser une théorie philosophique sur la mort, en trois reprises ou trois « variations » qui jouent, toutes, avec les dimensions poétiques et ludiques de l'écriture. Les « Variations sur la mort » sont, en fait, ses états intériorisés et vécus par un moi lyrique en proie à ses propres révélations. Il s'agit de trois décompositions du concept de la mort qui se poétise grâce aux valeurs symboliques des mots qui organisent une vision thanatologique paradoxale. Le concept philosophique descend au royaume du vécu où il s'humanise et se vivifie grâce à un renversement métaphorique de perspective. Comment rendre la mort familière, touchable, sinon en l'introduisant, même brutalement, dans la vie ? C'est ce que Cioran réussit à faire, en situant l'être *devant* et *dans* la mort. L'être doit vivre dans la mort, il doit toujours se placer ontologiquement dans la perspective de la mort qui est consubstantielle à la vie. Chacun est appelé à vivre sa propre mort, profondément, quotidiennement.

La première « variation » compose un tableau symbolique, en descendance rilkienne, où l'échange quotidien vie-mort réussit à transmettre à la mort les traits que l'on attribue d'habitude à la vie. L'obsession ou la peur de la mort ne se justifie plus parce que, grâce à la raison, la mort perd ce qu'elle a de mystérieux ou d'inconnu. Elle devient alors une sorte de compagnon « raisonnable », tandis que, paradoxalement, la vie gagne les dimensions attachées normalement à la mort. Elle devient, selon Cioran, « le grand Inconnu ». Si la vie a un sens pour l'homme, c'est qu'il doit vivre sa mort. Celle-ci est la seule certitude, la seule rigueur obtenue par des arguments logiques qui la rend accessible. Dans cette perspective renversée, c'est la vie qui devient illogique et absurde, invérifiable et insensée, sans but ou substance, à laquelle il nous est difficile de trouver des explications : « Nous nous agrippons aux jours parce que le désir de mourir est trop logique, partant inefficace. Que si la vie avait un seul argument pour elle – distinct, d'une évidence

indiscutable – elle s’anéantirait ; les instincts et les préjugés s’évanouissent au contact de la Rigueur. »<sup>1</sup> Cette vision existentielle s’approfondit par le choix des mots écrits avec majuscule, ces quatre noms qui semblent construire l’argumentation cioranienne : l’« Inconnu », la « Rigueur », l’« Insensé », le « Désir ». Dans cette tentative de se familiariser avec la mort, les attributs usuels de la vie deviennent des ouvertures sémantiques sur la mort. C’est la vie qui éblouit et dérange par son évolution inattendue, par son déroulement mystérieux et c’est la mort qui fascine par son exactitude, par la certitude et la rigueur de son arrivée. On s’attend à la mort, on la sent venir, mais on ne connaît rien sur la vie.

La première « variation » cioranienne sur la mort est une séparation paradoxale opérée entre la vie et la mort. Pour l’instant, pas de définition directe appliquée à la mort. Seulement des impressions, difficiles à classer, d’un *ego* qui joue avec ses propres certitudes existentielles.

La deuxième « variation » se veut plus démonstrative et plus définitoire. Elle garde le parfum d’une maxime qui s’efforce de ne retenir que la quintessence de la pensée. Camouflée par l’impersonnel « on », le texte se présente par lui-même et esquisse une typologie humaine thanatologique. C’est, en fait, le rôle et la présence intime de la mort qui font la différence entre les hommes. Cioran n’est pas intéressé par un classement des hommes en fonction des critères extérieurs et changeables à tout instant comme : « leurs penchants », « leurs rêves », « leurs glandes » ou « leurs idées » qui ne sont jamais définitives mais soumises aux variations du temps. Ce qui fait la différence entre les hommes c’est la manière dont ils perçoivent et vivent la mort, « la dimension la plus intime ». Le vrai critère de partage c’est la mort, définie comme essence individuelle, comme la marque définitoire de chaque être : « Mais, il y a quelque chose qui vient de nous-mêmes, qui *est* nous-mêmes, une réalité invisible, mais intérieurement vérifiable, une présence insolite et de toujours, que l’on peut concevoir à tout instant et qu’on n’ose jamais admettre, et qui n’a d’actualité qu’avant sa consommation : c’est la

<sup>1</sup> Cioran, «Précis de décomposition» in *Oeuvres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 588.

mort, le vrai critère... »<sup>2</sup> Selon la présence du sentiment de la mort dans la constitution de l'être, il y a deux catégories d'hommes : ceux qui ont le sentiment de la mort et ceux qui ne l'ont pas. Pour rendre la différence entre ces deux types humains plus claire et, en même temps, plus suggestive, Cioran fait appel à deux suites de comparaisons, la première extraite du registre animalier et qui associe pour dissocier le céleste, symbolisé par le « vautour » et le terrestre, incarné par la « taupe », tous les deux porteurs de grandes significations qui opposent le vol vertical et triomphant à la traîne horizontale et indigne. La seconde comparaison est plus surprenante encore car elle met ensemble deux noms qui se situent dans des sphères totalement différentes : une « étoile » et « un crachot », l'éclat lointain et la misère proche, le paradis entrevu et la dégradation vécue. La grande opposition entre les deux types humains consiste dans la conscience qu'ils ont de leur propre mort. Il y a alors la catégorie des ignorants qui ne pensent et ne sentent jamais la mort, pour lesquels celle-ci n'est pas un processus en permanent déroulement, mais un simple et ponctuel bout, et la catégorie des obsédés, pour lesquels la mort se passe tous les jours avec la même et tragique intensité : « Leur condition commune les situe précisément aux antipodes l'un de l'autre ; aux deux extrémités et à l'intérieur d'une même définition ; inconciliables, ils subissent le même destin... l'un vit comme s'il était éternel ; l'autre pense continuellement son éternité et la nie dans chaque pensée. »<sup>3</sup>

En fait, dans cette vision renversée, il n'y a que la pensée de la mort qui enrichit et anime la vie, qui nous fait la percevoir dans sa véritable nature éphémère. C'est grâce à la réflexion sur la mort que l'homme a la chance de comprendre sa vie et de s'ouvrir sur le monde. Il a la conscience de sa propre mort et Cioran insiste justement sur cet aspect de la mort personnelle, analysée philosophiquement en partant de la conviction, formulée jadis par Montaigne, que philosopher n'est qu'apprendre à mourir. Dans cette situation paradoxale, « la maladie est une activité, la plus intense

---

<sup>2</sup> *Ibidem*, pp. 588-589.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 598.

qu'un homme puisse déployer, un mouvement frénétique et... stationnaire, la plus riche dépense d'énergie *sans geste*, l'attente hostile et passionnée d'une fulguration irréparable. »<sup>4</sup> C'est, comme dirait Constantin Noïca, « la maladie de l'esprit » qui accentue la profondeur de l'être qui pense à soi-même, qui se cherche à travers la conscience de sa propre finitude.

La troisième variation s'applique à discerner et expliquer les solutions possibles pour celui qui est l'esclave « heureux » de l'obsession de la mort. Il ne trouve plus d'issue, ni dans les charmes du tempérament, ni dans l'enchaînement d'arguments logiques. Il n'a qu'une chance : de se laisser traîner, mieux encore, dévorer par la passion de se voir mourir jour après jour : « III. – Contre l'obsession de la mort, les subterfuges de l'espoir comme les arguments de la raison s'avèrent inefficaces : leur insignifiance ne fait qu'exacerber l'appétit de mourir. Pour triompher de cet appétit il n'y a qu'une seule « méthode » : c'est de le vivre jusqu'au bout, d'en subir toutes les délices, toutes les affres, de ne rien faire pour l'éluder. Une obsession vécue jusqu'à la satiété s'annule dans ses propres excès. À s'appesantir sur l'infini de la mort, la pensée en arrive à *l'user*, à nous en inspirer le dégoût, trop-plein *néгатif* qui n'épargne rien et qui, avant de compromettre et de diminuer les prestiges de la mort, nous dévoile l'inanité de la vie. »<sup>5</sup>

L'art de vivre sa mort consiste dans sa capacité de « s'adonner aux voluptés de l'angoisse. »<sup>6</sup> C'est d'ailleurs l'angoisse qui nous met devant le néant. Cioran pense que l'on ne doit pas se placer *au-delà* mais *au-dedans* de l'angoisse. Il ne faut pas s'éloigner de l'angoisse ou chercher l'indifférence par rapport à la mort, cet état d'ataraxie dont parlaient les philosophes antiques. Pour Cioran, la philosophie serait plutôt une manière de rendre la mort moins dramatique. La pensée de la mort est l'expression de la liberté humaine. La vision de Cioran se situe aux antipodes de celle de Spinoza qui considérerait que l'homme libre pense à la mort moins qu'à toute autre chose et que sa sagesse consiste dans la méditation

---

<sup>4</sup> *Ibidem.*

<sup>5</sup> *Ibidem.*

<sup>6</sup> *Ibidem.*

sur la vie et non sur la mort.<sup>7</sup> C'est par un discours conceptuel (qui enchaîne des arguments thanatologiques) que Cioran fixe les cadres rigoureux de sa démonstration qui se fonde dans un discours poétique (qui enchaîne des métaphores) et par lequel l'être, obsédé par sa mort spirituel, institue un nouveau (dés)ordre. Le discours cioranien ne s'applique pas à l'idée de la mort mais plutôt au rapport que l'être pensant entretient avec sa propre mortalité. Il ne s'agit non plus du simple phénomène de la mortalité mais de la relation que celui qui pense fixe avec sa propre mort. C'est ce que Heidegger appelle « *Sein zum Tode* », l'être destiné à sa mort, qui vit sa propre mort, qui devient conscient du fait de mourir. Le *cogito* cartésien est soumis à une réinterprétation : « Je pense, donc je suis » devient chez Cioran « Je pense, donc je meurs ». La mort n'est plus vue comme le point final de l'existence mais, comme chez Heidegger, elle est ce qui constitue essentiellement le rapport du *Dasein* avec son propre être, avec sa propre existence. La mort est un phénomène de la vie.

Penser continuellement la mort c'est apprendre à la dépasser, à annuler son côté négatif ou mystérieux. Il faut toujours se familiariser avec l'idée de la mort, apprendre à la vivre intérieurement, en pleine solitude. Vivre la mort c'est vaincre la conscience de la finitude de tout être. Cioran met en page tout un art d'apprendre à vivre la mort, transformée en suprême volupté, en confrontation savoureuse avec l'imaginaire de ses manifestations : « le goût de ses anéantissements cruels et doux », « l'horreur », « la pourriture ». Il faut maîtriser l'art de savoir (dé)passer (par) la mort. Se voir *devant* (l'obsession) et *derrière* (le salut) sa propre mort constitue, en réalité, la fonction d'un « archéologue du cœur et de l'être ».

Cioran finit ses variations par une invocation des Mystères antiques qu'il réoriente de sa propre manière, éblouie et éblouissante, en se refusant la possibilité de s'initier aux secrets ultimes car « *Il n'y a d'initiation qu'au néant – et au ridicule d'être vivant.* » Et tout son essai ne fait que nous offrir les voies d'une telle initiation en

---

<sup>7</sup> Cf. Spinoza, *Éthique*, trad. Roger Caillois, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", Paris, Gallimard, 1954.

nous montrant en même temps l'inutilité et le ridicule que nos efforts jettent sur notre propre existence. Eleusis, symbole de la croyance dans l'éternité des âmes, tombe dans le trop humain, dans un endroit désacralisé et démystifié des « cœurs détrompés », endroit où il n'y a qu'un « Mystère net », un oxymore déchargé des valences de la foi ou des « véhémences de l'illusion ». Les dieux se sont tus et l'illusion désillusionne. Cioran songe à la fin qu'il n'y a plus que le ridicule d'être en vie avec la conscience aiguë de la grandeur de la mort.

### Mihaela-Gețiana STĂNIȘOR